

L'ARCHE *Editeur*

Fabrice MELQUIOT

Madrugada

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Madrugada

Théâtre

Fabrice Melquiot

Ce personnage qui prétend être l'acteur qui prétend ne pas l'interpréter

Lui.

Je me suis levé.

Je ne tarderai plus à entrer dans la lumière, mais je ne veux pas que vous me preniez pour ce que je ne suis pas, je veux que vous sachiez très exactement à qui vous avez affaire, qui est cet homme qui s'est levé, qui est cet homme qui va entrer dans la lumière. Cet homme-là. C'est moi, c'est seulement moi. Je ne suis pas là en tant qu'acteur, excusez-moi. Je suis là en tant qu'homme, d'abord en tant qu'homme. Il fallait que je le précise, il le faut : je suis un homme.

C'est tout ce que j'ai à dire.

Un homme, un vrai.

Si j'entre dans la lumière, ce n'est pas parce que je suis acteur, c'est parce que je suis un homme, un vrai ; il faut des couilles pour entrer dans la lumière en tant qu'homme, et j'en ai. Si j'étais entré dans la lumière en tant qu'acteur, j'aurais bénéficié de l'expérience qu'ont les acteurs, cette expérience de la lumière, qui est aussi la mienne, dont je ne profite pas à cet instant, puisque j'ai laissé l'acteur dans l'ombre, pour entrer ici en tant qu'homme, d'abord en tant qu'homme. J'ai des couilles, j'en fais profiter tout le monde.

J'entre dans la lumière, mais je n'entre pas en scène. Il faut que je le précise, pour jeter le trouble. Il faut jeter le trouble, puis préciser, prendre le temps de préciser le trouble qu'on a jeté.

J'entre dans la lumière ; je ne parlerai pas.

Je suis entré. Mais je me tais.

Je vous tourne le dos.

Je serre les poings.

Un homme de dos, les poings serrés.

Et mon sang bout dans mes veines, comme une rivière dans un seau.

Mon sang bout.

Mon sang bout.

Mon sang bout.

Je veux aller au bout de mon sang.

Excusez-moi, je ne suis pas homme à parler volontiers, en agitant les mains ; ma langue ne claque pas dans l'air. Quand je suis cet homme-là, quand je suis moi, seulement moi.

Je ne parlerai pas, je ne veux pas parler. Je ne parle pas, je parle pour dire que je ne parle pas. Tous les hommes se contredisent en moi. J'entre, mais je me tais. J'ai des couilles, mais je ne baise pas. Je viens vers vous, mais je vous tourne le dos, je viens

vers vous mais je serre les poings, je serre les poings, je viens les poings serrés, le dos tourné, mais je viens.

Et je suis presque timide.

Excusez-moi.

C'est moi. C'est seulement moi.

Vous voyez mon visage soudain mordre sur la lumière et centrer l'attention ; vous en venez lentement à me regarder, comme si j'étais curieux, l'objet curieux d'une vitrine. Ce soir, je ne suis pas acteur, pas là en tant qu'acteur ; c'est la fatigue, la fatigue est enfin là et je me suis levé, fatigué de jouer, alors je vous parle, d'homme à homme, enfin.

Ne me prenez plus pour un de ces types au corps délié, à la bouche pleine de phrases qui n'appartiennent à personne. Ne me considérez plus comme une ombre dans laquelle tout peut arriver, et n'importe quelle chimère s'incarner, ce fatras d'illusions, arrêtons ça. Vous croyez que je vais tenir le crachoir pendant une heure ? Vous vous trompez. Je ne tiendrai pas le crachoir, je ne viens pas tenir le crachoir. Je ne viens pas faire mon petit numéro, pas question.

Vous regardez les veines sur mon bras ; et vous les voyez, ces ombres dans mon sang qui bat, tous ces personnages que je pourrais jouer pour vous, ces personnages qui peuplent ce sang qui bout. Des gueulars, qui me prennent pour une salle d'attente. Parce que je suis acteur, je dois supporter leur présence, en faire l'examen, pour en faire don.

Mais j'aimerais me fixer à moi-même, un instant. Sans perspective. Sans l'avenir d'un autre à devenir. C'est moi, c'est seulement moi. J'aimerais vous dire ça, vous le dire encore : c'est moi. Et balayer d'un geste ces ombres en moi, qui s'accrochent à mes veines comme à des lianes. Ce soir, je ne suis pas là en tant qu'acteur. Alors ils se taisent. Ils savent. Qui est l'homme, ce soir. Qui parle. Qui commande. Qui a les couilles, ce soir.

Et ce sont des fruits pourris aux branches d'un arbre mort, ces ombres.

Je ne vous réciterai pas mon petit poème appris par cœur, je ne vous proposerai pas l'énième resucée d'un mythe vieux comme mes chaussettes, je ne partagerai les restes d'aucun inceste, aucune blessure éternelle sur laquelle je poserai mes violons, aucun relent moisi d'enfance à sublimer ; ces coups de couteau dans la toile dont on fait des feux d'artifices, beurk ; et je n'ai rien d'épique, rien de lyrique non plus, rien de caustique, aucun don particulier, je suis Normand, je ne serai pas contemporain, vous êtes prévenus.

Je m'appelle ... (*l'acteur décline sa véritable identité*). J'ouvre ma gueule. Regardez. Ce qu'il y a dedans. Dans ma gueule. C'est de l'homme, ça. Je vous ouvre ma gueule.

Je ne vous tourne plus le dos ; j'ai encore les poings serrés, mais je ne vous tourne plus le dos. Il en faut des couilles, croyez-moi, il en faut. J'en ai, j'en ai.

J'ai congédié tous les metteurs en scène qui m'avaient engagé, je suis le genre de mec qui vire son patron. A tous les metteurs en scène présents dans la salle : Messieurs, vous ne travaillerez pas avec moi, vous êtes virés. Je ne suis pas là en tant qu'acteur, pas là en tant que spectacle, je ne suis pas là pour le spectacle, je ne suis pas le spectacle.

Je n'aime pas les acteurs, je n'aime pas les actrices ; tous des vampires.

Je suis cet homme-là, un homme sans poème, un homme seul, face à quelques autres, qui le regardent et se demandent. Qui il est. Ce qu'il veut. Ce qu'ensemble, à cet instant, ils attendent. Ils attendent forcément quelque chose. Il ne s'agit pas d'une improvisation, je ne suis pas là en tant qu'acteur. Il s'agit d'une parole, la mienne, ma parole contre celle de tous les personnages que je n'interpréterai pas ce soir devant vous, excusez-moi. Je ne suis rien, rien que cet homme-là, acteur presque malgré lui, homme de son plein gré. C'est moi. Les poings serrés. C'est tout ce que j'ai à dire. Je ne suis rien d'autre que ces mots-là, prononcés à l'instant, ces mots un peu écrits mais pas tellement, pas tellement écrits au fond ; c'est pas du Shakespeare.

Je voudrais vous poser une question, c'est ça, je crois que j'ai une question à poser. C'est pour ça que je suis entré là, dans la lumière, ce soir. Comme si la lumière appelait les questions, comme si les questions appelaient la parole.

Je veux poser une question.

Ici.

Entre vous et moi.

Il sort quelque chose de sa poche.

Pose quelque chose sur le sol.

C'est quelque chose, c'est sa question.

C'est pourquoi je ne vous parlerai pas du nouvel ordre mondial ni de sa menstruation de thunes cramoisies, je ne vous parlerai pas de l'assèchement des nappes phréatiques, je ne donnerai pas mon avis sur le filtre à particules, je ne parlerai pas du Président de la République, ni du réchauffement climatique, je ne parlerai pas des présidents réchauffés pour le dîner du soir par des électrocardiogrammes et des écrans plats, je ne plaindrai pas les ours polaires qui disputent aux esquimaux dix mètres carrés de banquise, je n'envierai pas l'acier indien, ni l'enfant chinois, je ne révélerai aucun scandale financier, n'ouvrirai aucune caisse noire, n'aurai rien d'extraordinaire au fond, ne vous apprendrai aucune grande nouvelle sur le monde et l'époque, je ne taperai pas non plus sur les fast-foods, je ne chialerai pas sur l'horreur de l'usine, je me fiche du monde et je n'ai guère d'affection pour l'époque ; je suis Normand, je ne serai pas contemporain, je n'aurai pas recours à la nuit poétique, ni aux putes qui sont des êtres si poétiques à qui on ménage une place de choix dans les poèmes les pauvres

femmes, je ne vais pas déployer sous vos yeux une bonne petite histoire bien ficelée, usée jusqu'à la corde, et je ne tenterai aucune plaisanterie, je ne vous ferai pas rire ça non plutôt crever, je n'ai pas d'amant dans le placard, aucune hôtesse de l'air sous mon lit, je ne vous ferai pas pleurer non plus, que chacun se débrouille avec ses larmes ; je ne changerai rien à tout ça, rien de rien.

Je ne parlerai que de vous.

Vous et moi.

Vous dans l'ombre, moi dans la lumière, mais j'hésite encore. Vous dans ma rivière et moi dans mon seau. L'inverse, peut-être ?

Je préfère vous prévenir : je peux devenir légèrement incohérent. Ça m'est arrivé hier soir, j'ai perdu les pédales, et j'ai frappé quelqu'un, quelqu'un était assis là et je l'ai frappé, avec les deux poings, comme ça, bang ! Pourquoi je l'ai frappé ? Parce que je peux devenir légèrement incohérent. Tous les hommes se contredisent en moi. Et j'ai ces deux poings, là, au bout des bras. Et mon sang bout.

Mon sang bout.

Mon sang bout.

J'irai au bout.

Alors il est parti, en saignant du nez. Un type bien pourtant, il avait l'air bien, très à l'écoute, quelqu'un de doux, probablement quelqu'un de bon. Comme ça c'est dit. Je ne vous prends pas en traître. J'ai des crises, comme nous tous, de petites crises extrêmement violentes.

J'espère que vous êtes bien en ma compagnie.

J'espère que vous êtes mal, et que vous hésitez, comme moi, entre partir et rester. Vous ne savez pas très bien quoi penser de moi ? Sur quel pied danser, sur quel pied boiter ?

C'est moi.

Dites-vous que c'est seulement moi.

... (*l'acteur décline sa véritable identité*).

Ce que j'ai posé sur le sol, c'est un flou, un très beau flou, long de quelques centimètres et il ne pèse rien. Le voyez-vous ? Ce flou, entre vous et moi. De ce flou, naîtront nos meilleurs moments. Ces moments flous, qui sont les plus beaux.

J'ai fait le flou, j'espère avoir fait le flou.

Je suis une rivière dans un seau.

Un taureau dans une vessie.

Je peux être extrêmement dur.

Le voyez-vous ?
Regardez-le.
Il est là.
Ce flou de quelques centimètres, entre vous et moi.
Il ne pèse rien.
Il change tout.
Il y a quelque chose entre vous et moi.
Un flou.
Là.

Vous êtes capable de garder un secret ? De vous à moi ? Un secret.

Ne répondez pas trop vite. Seriez-vous capable de tenir votre langue, si d'aventure quelqu'un vous confiait une péripétie, un fait marquant, une anecdote, un souvenir d'enfance, un épisode adolescent, l'amourette, l'adultère, une dette de jeu, même des foutaises, eh bien ? Votre langue, qu'en feriez-vous ? La donneriez-vous ? La braderiez-vous ? Contre quoi ? Contre quoi seriez-vous prêt à lâcher le morceau ? Je parle d'un vrai secret, je parle de la confiance, la confiance que quelqu'un accorde à quelqu'un, je parle de cette confiance-là, de ces secrets-là, ces secrets immaculés qu'on garde en soi, qu'on est sensé garder en soi. Je parle de la foi. Je parle de cette foi-là.

Je suis votre sauveur, c'est moi ; je n'ai pas la barbe, le pagne et les sandalettes, mais c'est tout comme. Je vous sauve des contours trop nets de votre existence, pour une heure au moins - plus longtemps si nous faisons ami-ami. Je vous sauve d'un dessin trop léché. Je vous en prie, utilisez-moi, faites bon usage de moi, je vous tiens la main, en plein désert flou, et nous marchons sans savoir où aller, sans savoir quoi vivre ni de quoi mourir. Je suis Normand, je ne serai pas contemporain, je peux devenir légèrement incohérent. Je répéterai régulièrement ces éléments afin de vous rassurer sur la situation.

Moi, je ne garde pas les secrets. Cartes sur table. Si quelqu'un a le malheur de s'étendre sur une péripétie, des circonstances, un fait marquant, adultère ou dette de jeu, et même s'il me prévient que ça doit rester entre lui et moi – surtout s'il me prévient – alors, sans panique ni précipitation, avec une froideur exemplaire - je balance. Un secret est la seule chose qui vaille la peine d'être dite.

Je balance, vous êtes prévenus. Un secret bien avoué est la seule chose qui vaille la peine d'être vécue. On ne devrait exister que pour ça : inspirer confiance à autrui, l'inviter à la confiance, le laisser se livrer, le forcer d'un sourire ou d'une main tendue, une révérence, et lui dire : mais oui tu peux, vous pouvez, allez, dites-moi, dites, dis-moi tout, et puis ne rien garder pour soi, tout répéter, dès que possible. Nous sommes nés pour trahir. Nous sommes nés pour nous faire des amis, et puis les brûler. Vous trouvez que j'ai une tête à plaisanter ? Je suis Normand. Un secret est la seule chose qui vaille la peine qu'on ouvre sa gueule.

Je suis un homme, un vrai.

Vous avez peur. Vous tremblez. Votre front brille. Vous avez forcément des choses à cacher. Est-ce que vous cachez quelque chose ? Quelles sont ces choses que vous aimeriez cacher ? Qu'est-ce qu'on croit au fond, quand on se persuade qu'une chose ne peut pas être dite ?

Prenez votre temps, réfléchissez.

Il sort quelque chose de sa poche.

Pose quelque chose sur le sol.

C'est quelque chose, c'est son premier secret.

J'ai connu un type qui avait tellement peur de la mort qu'il ne pouvait se pencher sur le visage d'une femme sans penser à son crâne.

Le heurt des corps dans l'amour
Fera oublier
L'heure des squelettes
Et la fin des jours
Combien de temps ? Quel âge a l'oubli ?

C'était mon père, cet homme. Je vous parle de mon père, mon père qui se penchait sur ma mère. J'aimerais savoir de quelle façon vous vous penchez sur les gens que vous aimez. Vous pensez à leur crâne ? Moi, je n'ai personne sur qui me pencher. Crâne absent. Personne. Tous les hommes sont seuls, et ils se contredisent.

C'est moi.

Maintenant, je vais vous cogner. Il faut se débarrasser de ça. Regardez. Les poings. Là. Deux poings. Mes poings. Vous les voyez ? Je vous parle, et j'ai posé un flou entre vous et moi, et j'ai jeté un trouble, j'ai posé mon premier secret, mais j'ai les poings au bout des bras, les poings serrés, comme si j'étais en train de mourir. C'est qu'il faut en faire quelque chose. Cogner quelqu'un, comme hier. Faire mieux, ce soir. Faire mieux. Maintenant, cogner.

J'aime les menaces. Menacer, j'aime ça. Et qu'on me menace, j'ai toujours aimé ça. Je n'ai jamais craint de me mesurer à moi-même. C'est pour ça : la lumière, mon pas vers la lumière ; ce courage qui est une fuite. Et la haine, c'est ce qui lie les hommes en premier ; je respecte les règles du jeu, les règles de la menace, règles de la haine. Mes poings serrés au bout des bras. La vie naît ainsi, à l'image de moi ; dans le premier cri, les poings ne sont pas encore des mains, déjà des poings, dans le premier cri.

Vous, je ne vous connais pas. Vous semblez très à l'écoute, comme le monsieur d'hier, celui que j'ai frappé quand je suis devenu légèrement incohérent. Vous pourriez devenir une menace. Vous l'êtes devenu, dès lors que j'ai posé mes yeux sur vous. J'ai

senti le danger de se regarder, à hauteur d'homme, alors qu'on ne se connaît pas. Nous nous menaçons. Naturellement. Nous sommes la menace, l'un de l'autre. Pourtant, je ne suis pas venu pour ça, pour vous menacer. Mais c'est si lourd, des poings au bout des bras. Et la lumière sur soi et l'ombre autour. Rien ne me pèse autant que ces millions d'hommes qui se contredisent en moi, toutes ces disputes qui éclatent dans ma rivière et dans mon seau. Sous vos yeux. Règles de la menace, règles de la haine : un enfant vient au monde et il crie, le crocodile surgit des eaux pour engloutir l'antilope, le chien renifle le chien et aboie. Il faut en parler, pour ne plus avoir à en parler. Il faut parler des règles pour apprendre à les violer. Règles à oublier ! Laisser ça à l'entrée, comme un parapluie qui sèche.

Il sort quelque chose de sa poche.

Pose quelque chose sur le sol.

C'est quelque chose.

Je n'avais pas de modèle
Alors j'ai posé nu
Derrière l'arbre, dans l'aquarelle
J'étais d'un corps écru
Sur mon corps d'homme une bâche
Je n'avais pas d'attache
Alors j'ai brisé
Ma petite vaisselle
Mes poignets fins de demoiselle

E pericoloso sporgersi
Ne pas se pencher au dehors
E pericoloso sporgersi
Ne pas se pencher au dedans

Je me suis tenu droit le temps de lire l'inscription
Sous la vitre de ce train que je pris, que je ne pris pas
Je ne prie pas les trains ni le ciel
Je n'étais pas à l'échelle
Alors je suis descendu
J'ai remonté l'avenue en tenant par la main
Mon autre main

Ce n'est pas souvent qu'on m'a cassé la gueule. Je prends le dessus, naturellement, je prends les devants. Je dégaine le premier et si par malheur quelqu'un me touche, il peut toujours courir pour compter mes larmes. Il y a toujours des larmes de trop dans les larmes qu'on pleure, des larmes qui font semblant d'être des larmes et ce n'est qu'une lamentation, je ne suis pas ce genre de gus.

Je suis le fils de mon père.

Un homme, un vrai.

C'est moi.

Qu'est-ce que t'as, toi ? Pourquoi tu me regardes comme ça, toi ? Tu es déçu. Tu es déçu parce que je ne fais pas mon petit numéro. Tu es déçu parce que tu trouves que je fais mon petit numéro. Tous les hommes se contredisent en moi. Je vais t'insulter. Je ne vois pas d'autres solutions. Il faut se débarrasser de ça, l'envie de faire mal. Je vais tous vous insulter. Il le faut. Respectons la règle. C'est direct, c'est franc, c'est culotté, ça vient du fond du cœur : espèces de cons.

Ne partez pas. Il fallait que quelqu'un fasse le premier pas, je l'ai fait. Que quelqu'un le premier se tourne vers la lumière, jusqu'à faire face aux autres. Que quelqu'un épuise en un instant les règles de la menace, règles de la haine, règles de l'insulte. Que quelqu'un épuise cette verroterie. C'est fait. Ça va. Ça va aller. De mieux en mieux. On a fait le plus dur. Bravo les gars. Bravo. Je suis fier de vous.

Je vous ai insultés. Je vous avais promis de le faire, je l'ai fait. Maintenant, à vous. Je suis ton traître. Tu es mon chagrin. Ça va. Ça va aller. Insulte-moi. Je t'assure que tu peux y aller. Je suis un homme, un vrai. J'ai des couilles. Insulte-moi. Ça ira mieux après. C'est bien. C'est magnifique.

Mon sang bout.

Mon sang bout.

Mon sang bout.

J'irai au bout de mon sang.

Je ne suis pas le genre de gus qui a froid au yeux. Tu pourrais partir. Tu pourrais décider de partir et me laisser là. Seul avec ces années de larmes en moi, retenues de mon plein gré, parce que je suis le genre de gus qui fait les choses de son plein gré, tu pourrais partir et je pourrais rester seul, qu'est-ce que ça changerait ? Ad vitam, je serai de toi la menace parce qu'on l'a décidé, parce que c'est naturel, la chose la plus naturelle du monde, dès lors qu'on se regarde comme vous et moi, à hauteur d'homme. C'est une guerre, et c'est une paix. Je t'insulte, tu m'insultes. C'est comme chercher à respirer. Maintenant. Chercher à respirer, comme ça, dans les insultes, dans les menaces, dans la haine.

Toi. Tu as l'air très calme, toi. C'est bien. Tu aurais pu mieux que moi, mordre sur la lumière et prendre ma place, cette place qui n'est pas à moi, cette place qui est au vide, cette place que j'emprunte au vide, le temps de vous dire combien vos regards sont lourds, si lourds sur moi. Je la lui rendrai, sa place. Baisse les yeux, je t'en prie. Regarde. Regarde-moi. Je te donne ces phrases longues de quelques centimètres, j'essaie de murmurer ; un peu de la lumière dans laquelle je tourne tombe sur l'ombre dans laquelle tu m'écoutes un peu, beaucoup, va savoir, je ne suis pas dans ta tête. Ne pars pas. Je suis Normand. J'ai besoin de toi.

Pour m'empêcher de pleurer, m'empêcher de penser que je suis une menace, moi qui voudrais - tenir une promesse ! Tenir une promesse plutôt que vous menacer - te faire du mal, non, je n'aimerais pas te faire de mal, au fond, non, pourquoi ? Pourquoi je te ferais du mal ? Pourquoi ? Est-ce que tu as froid ? Pourquoi est-ce que je ne te donnerais pas mon pull ? Pourquoi ? Qui te parle de compassion ? Qui te parle de charité ? Tu me prends pour qui ? Je suis un homme, un vrai. Je te parle à hauteur d'homme. Je te parle d'égal à égal. Je ne veux pas te fasciner. Et tu ne me fascines pas non plus. Tu n'es rien pour moi. Je ne suis rien pour toi. Rien que ces mots, ces mots-là, à cet instant. Rien d'autre.

Tu n'es fait pour personne ; aucun amour, aucune amitié. L'accident, c'est l'autre nom qu'on donne au destin, les jours où l'on voit clair. N'en sois pas triste. Et que nos promesses se débattent dans nos catacombes, c'est bien comme ça, qu'elles se débattent, il en sortira quelque chose de ce qui en nous, se débat. Je sortirai de moi, je m'en sortirai, tu m'en sortiras.

J'ai longtemps ignoré
Et j'ignore pour longtemps
Ce que le temps a changé
Ce qui change avec le temps

J'ai dit j'ignore
L'ai dit longtemps, l'ai trop dit
Pour délester le corps
D'idées trop grandes
Et moi trop petit

J'ignore
De quoi je fus doté
Le peu de grâce qui me fut accordé
Je ne sais pas me déchiffrer

J'ignore
Le son du cristal quand on fait glisser l'index sur le rebord du verre
J'ignore
Le son d'une femme en particulier plutôt que parmi tant d'autres
Quand on fait glisser l'index
Sur les abécédaires
Je ne sais pas me déchiffrer

J'ai longtemps ignoré
Et j'ignore pour longtemps
Comment glisser l'index dans ta serrure de cristal
Sans faire voler mon cœur dans ton éventail ?
Pourquoi te donner rendez-vous dans des closeries

Pour t'enfermer ?

J'ignore parce que c'est de ça dont l'homme fut doté
Un sujet pour un verbe
Apprendre à conjuguer
Je ne sais pas me déchiffrer

J'ignore
Le son du cristal quand on fait glisser l'index sur le rebord du mystère
Le son du cristal quand on fait glisser l'index sur le rebord d'une femme
Le son du cristal quand on fait glisser l'index sur le rebord du monde
J'ignore jusqu'à toi
J'ignore jusqu'à moi
J'ignore jusqu'à
Je l'ignore

Vous n'avez jamais eu l'impression de n'être pas là où vous étiez, cette impression-là, vous savez ? De ne pas y être. Et pourtant vous y êtes. Y être sans y être. Etre là, mais on ne parierait pas.

Ne répondez pas trop vite.
Parfois, j'ai peur, moi aussi.

*Il sort quelque chose de sa poche.
Pose quelque chose sur le sol.
C'est quelque chose.*

Je n'ai jamais su m'y prendre pour faire connaissance. Je n'ai que deux poings fermés, des doigts crispés. Je ne garde pas les secrets. Je commence. Je poursuis. Baisse les yeux. Regarde. Je suis contre le théâtre contemporain, je suis contres les acteurs du théâtre contemporain. Ils sont insupportables. Ils gueulent, ils transpirent, ils crachent, ils éructent. Toute cette fatigue. Pour rien. C'est si difficile à faire, un murmure. Je ne serai pas contemporain. Je suis Normand.

Un jour, dans un bar près de la Plaza Sottomayor, à Valparaiso Chili, j'ai rencontré une fille. Et elle m'a cassé les couilles, à vouloir me faire croire qu'on était faits l'un pour l'autre alors qu'elle était faite pour la moitié du port. Je ne suis pas le genre de gus à se laisser conter l'historiette - cœur d'acier trempé - alors j'ai sorti la fille en la tirant par le bras, et il pleuvait, c'était un jour de pluie à Valparaiso, avec la brume qui te passe à travers et te récuré les os, et elle s'est attendue à va savoir quoi ; un baiser de cinoche, une grande déclaration sous les trombes d'eau, et j'avais mes doigts plantés dans son coude, et elle me balançait des serments d'amour comme si le mariage c'était bonjour bonsoir, et je me suis demandé : toutes les Chiliennes sont comme ça ? Tu vas la fermer. Tu la fermes. Je lui ai dit : tais-toi, et j'étais assez péremptoire, et j'étais perdu. Pourquoi j'ai fait ça ? Pourquoi chacun de ses mots d'amour me bouchait une artère ? Pourquoi j'avais envie de la claquer, quand sa main cherchait la mienne ? Et

nos ongles étaient sales, pareillement sales. Et il pleuvait, c'était un jour de pluie sur Valparaiso. J'étais trempé. J'étais dans un pays étranger. Je dormais chez un type qui m'avait accosté à la gare routière, une chambre sans fenêtres, 10000 pesos la nuit. J'étais seul, comme tous les hommes, et tous les hommes étaient seuls en moi. Alors sous la pluie, on s'est embrassés, oui, on s'est embrassés. Elle a ouvert une faille dans mon autorité, doucement, sans spectacle, avec ses ongles sales, elle a ouvert une faille. Je l'ai trouvée admirable, parce qu'elle a arraché les poings que je tenais fermés au bout de mes bras, et mes poings sont tombés, et ils se sont fichés dans le sol, comme deux couteaux capitulent. On s'est embrassés, sous la pluie. Et je ne dictais plus ma loi. Elle ne dictait pas la sienne. C'était une victoire, au cœur d'une défaite. Je ne lui ai pas demandé son prénom, je n'aurais pas supporté son prénom, il m'aurait tué.

A la fin du baiser, elle m'a dit un secret. A l'oreille, dans mon oreille mouillée, alourdie par la brume, un secret à elle, un secret de petite fille, un de ces secrets que les petites filles n'accordent qu'aux passants, aux étrangers perdus dans les bars, aux mecs comme moi, un peu visibles un peu disparus, un peu dictateurs, un peu soumis.

Je n'ai pas de pays. Je ne veux pas de pays. Parce que je deviens le pays où je suis, quel que soit le pays, j'ai ce don de devenir à ma manière très personnelle le pays où je suis, à l'instant précis où j'y suis. Elle m'a embrassé et j'étais le Chili, avec ses passants visibles et ses passants disparus, son passé d'autorité, son présent perdu. Un jour, j'ai été le Chili parce que j'étais au Chili et une fille à travers moi a embrassé son pays, sans faire exprès.

Il n'y a pas de rencontre :

Rien que des égarés
Laisant traîner leur désir
N'importe où

N'importe qui
Laisant son égarement
Désirer quelqu'un

Sous la pluie de Valparaiso, ce jour-là, elle a embrassé son pays et elle n'avait pas de prénom et je n'avais plus de passeport ; pour dire qui j'étais, il fallait que je déplie une carte de géographie.

Il sort quelque chose de sa poche.

Pose quelque chose sur le sol.

C'est quelque chose.

Voilà un autre secret. L'espace n'est plus vide, et de moins en moins. Tout va de mieux en mieux. Je vous vois, toujours plus distinctement, à travers de flou de quelques centimètres, que j'ai posé entre nous.

Je vois.

Je vois à travers vous. Je vois derrière vous, et en dessous. Je vois sur vos côtés. Belle vue sur vos fontanelles, et la plante de vos pieds je la vois aussi. Vos secrets, je les vois. Tout ce qui dans vos têtes, tandis que je parle dans la lumière, me rapprochant du murmure, tout ce qui dans vos têtes se met à remuer, la vase des secrets bien gardés, tout ce qui mérite d'être dit, la seule chose qui vaille la peine.

Si je regarde ta main - montre-moi ta main. Est-ce que je peux prendre ta main ? N'aie pas peur, je suis Normand. J'ai parlé de menace, mais je suis le genre de gus à gratter jusqu'à la promesse comme on se gratte jusqu'au sang, comme on s'épouille, n'aie pas peur : je vais te gratter le sang, t'arracher les poux.

Je suis un homme, un vrai.

Je prends ta main, je la regarde, je regarde ta main. Je sens ta paume contre la mienne. Je suis un peu moite, tu sens ? J'espère que ça ne te dérange pas. Je ne veux pas te déranger. Voilà. C'est ça. Très bien. Je t'ai parfaitement choisi. Et tu m'as choisi. La menace, l'un de l'autre. Baisse les yeux. J'ai le sang chaud. Regarde-moi. Tu es venu me chercher, parce que tu voulais être inquiet. Je t'inquiète. C'est une excellente chose. Je te déstabilise. C'est magnifique. Tu as une chance folle de m'avoir rencontré. Je garde ta main dans la mienne, et nous oscillons. Ici : la menace. Là : une promesse.

Je me demande qui fut la dernière personne à avoir tenu ta main et depuis combien de temps ta main a été lâchée, plus tenue par personne. Qui est cette personne qui t'a tenu la main, la dernière ? Je vais te le dire. Je regarde ta main. Avec ses ongles, différents des miens. Les tiens sont propres. J'aime qu'ils soient différents des miens. Ça me fait croire en l'homme. Ça me fait croire en toi. En nous. Je sens ta chaleur. Toi aussi, tu deviens moite. C'est magnifique. Je sens ta chaleur, je la cherche, je cherche un peu de chaleur. J'aime regarder tes ongles et me dire qu'ils sont typiquement tiens. Mais, j'en étais à ta main, ta main tout entière. Bien sûr, si je lâchais ta main, si je la lâchais maintenant, tu n'aurais pas l'air malin, parce qu'alors je pourrais dire que la dernière personne à l'avoir tenue, c'est moi. Je ne la lâcherai pas.

La dernière fois que tu as tenu une main - Je commence à voir. Ça y est, oui - Je vois. Je vois cette personne te tenir la main. Vous êtes beaux, tous les deux. Vous étiez beaux. C'est magnifique, cet instant. Ah. Ah oui. Je vois - Il y a quelque chose que tu n'as pas osé dire à la personne qui te tenait la main, quelque chose que tu aurais aimé lui dire et que tu as gardé pour toi, tu n'aurais pas dû. Tu aurais dû balancer. Vide ton sac, mon ami.

Ne me remercie pas, c'est un don, tu m'as compris.

Je vous ai offert un flou pour nettoyer vos yeux, je vous ai parlé de mon père penché sur le crâne de ma mère, je nous ai débarrassés de la haine, je vous ai parlé de cette fille rencontrée dans un bar de Valparaiso et embrassée sous la pluie, et puis j'ai pris ta main. Moi, seulement moi.

Je mérite bien que vous me disiez un secret au moins, que vous transformiez un secret en aveu, naturellement. Non. Ne le faites pas. Ne dites rien. On pourrait croire qu'en quelques minutes, je peux cesser d'être ta menace et chacun la menace d'un autre, et tous la menace de chacun. Nous pourrions nous prendre à ne plus jouer, à ne plus nous fier à l'instinct, à ne plus respecter la règle qui exige des hommes la haine. Alors, nous serions les uns face aux autres, chacun avec son aveu, à rêver d'être des antilopes pour fuir l'embarras d'une amitié possible et d'une autre règle, une règle qui ne serait pas celle des crocodiles. Restons-en là, tenons-nous sur nos gardes, il ne manquerait plus que ça, des antilopes. Non. Je t'ai pris la main, à toi, restons-en là. J'ai vu à travers toi et je vois à travers vous tant de choses que je m'encombre de secrets qui ne seront jamais des aveux, puisque vous êtes découverts. Qu'est-ce que ça vous fait, de me voir me faufiler dans l'aloïau ? Est-ce que ça vous fait peur ? N'ayez pas peur de moi. Moi, j'ai peur de moi. Tous les hommes me contredisent. Vous, n'ayez pas peur.

Je vois
L'estafilade sous une veste bien coupée
Je vois
Une ligne de vie laconique
Je vois
Une balançoire en bord de mer
Je vois
Des samedis soirs à se prendre des vestes
Je vois
Des vies dont on a coupé la chique
Je vois
L'estafilade laconique de la mer
Sur une ligne de vie
Balancée en arrière
Je vois
La vie dont tu as coupé la chique
Je vois
Que tu t'en balances de ce que je vois
Je vois
La veste que je me prends
En te disant
Je vois

Ne croyez pas que je vais transformer tous mes secrets en aveux, je ne suis pas le genre de gus à manier les foutaises comme un diabolo, je ne vous fais pas monter et descendre, je vous regarde, je vous considère ; on n'est pas amis pour autant. Je suis entré dans la lumière, vous auriez pu le faire à ma place si vous l'aviez souhaité davantage que moi, si vous aviez eu comme moi besoin de lumière et d'un peu de chaleur, je suis franc, voilà, j'en avais besoin. J'avais besoin de vous. J'ai besoin de vous. De toi, toi, et toi. J'ai besoin de vous. Je suis perdu. En tant qu'acteur. Je suis perdu en tant qu'homme. Entre les deux, perdu. Perdu entre vous et moi. Perdu là,

entre la scène et vos genoux ; et je ne sais pas où m'asseoir. Pourriez-vous me dire où je dois m'asseoir ? Est-ce que je dois m'asseoir ? Est-ce que je dois rester debout ? Et si je reste debout, c'est dans quel but ?

Je m'appelle... (*l'acteur décline sa véritable identité*). Je suis Normand. Je ne suis pas là en tant que Normand. Pas là non plus en tant qu'acteur. D'abord, en tant qu'homme. Parce que je suis un homme, un vrai. Je n'ai pas d'autre présence. Je suis un homme flou, qui cherche à faire un murmure. Je cherche à faire un murmure.

Les miracles se produisent
A l'origine vierge
Des volontés
Sur une pierre de touche
Où l'or, de sa propre main, écrit
Son nom
Ou le mien

Les miracles portent cet habit de feuilles et de cris

Là, tremble la perspective des temples
A la cime du corps
Nu
Sur l'arête des pensées

Et ce qu'on croyait perdu
N'est qu'égaré
Dans le cirque des promesses

Sans filet, je saute dans la chance

J'ai embrassé cette fille, à Valparaiso Chili. J'ai senti la pluie sur nos visages, et la brume qui nous cernait, j'ai pensé à la menace d'hier, aux promesses de demain, j'étais ce pays tout entier au moment même où il embrassait une de ses filles, quittant la menace pour aller vers la promesse, j'étais ce pays d'hommes qui embrasse une femme et il pleuvait. Un des plus beaux moments de ma vie, ces deux poings fichés dans le sol, comme des roses. J'essaie de retrouver cet instant. Le secret de cet instant où il a plu. Où j'ai embrassé cette fille. Où j'étais un pays. J'ai été un pays. J'ai été un pays qui embrasse, sans terreur, j'ai été tout un peuple, un peuple qui ne jouait pas le rôle du peuple, un peuple qui était le peuple, et il embrassait sa fille.

Et ce qu'on croyait perdu
N'est qu'égaré
Dans le cirque des promesses

Sans filet, je saute dans la chance

Sauterais-tu avec moi ? Je cherchais de la lumière pour dire j'ai vu de la lumière et j'ai mordu sur elle, et l'espace n'était plus vide. L'espace est habité. De gens visibles et disparus. Je ne suis pas là en tant qu'acteur, presque pas en tant qu'homme, je suis là en tant qu'espace. Je suis cet espace où vous êtes entré, quand je suis entré. Pour entrer. En toi. Je me pousse à l'aveu, pour vous pousser en moi, habitez-moi, je vous en prie. C'est si désespérément si - Je veux dire c'est si - C'est si incongru d'être un humain.

Il y a au cœur de n'importe quel flou, un dessin unique, une fresque, intime et grandiloquente, où le temps n'échappe à personne. Je voudrais qu'on s'y retrouve. Dans cette zone sans contour, cette zone des zones, banlieue de soi, terrain vague où les chiens sont des chimères et les rêves de la mauvaise herbe.

Il ne nous reste plus qu'à vivre dans le flou et espérer y renaître. Moi, j'étais presque mort au moment d'entrer, et la parole a pris mon pouls, de force.

Et toi, de ta solitude, qu'est-ce que tu en fais ?

La solitude du Normand est-elle plus profonde que la solitude des autres ? Les os du Normand sont-ils plus fins ? Son cœur plus fragile ? Quelqu'un voudrait-il être Normand à ma place ?

Baisse les yeux. Regarde. Baisse les yeux. Regarde. Nous sommes blancs. Nous sommes tristes. Je suis le clown de service, au masque flou de couleurs floues.

Il sort quelque chose de sa poche.

Pose quelque chose sur le sol.

C'est quelque chose.

Tous mes secrets, mes promesses, toutes mes questions. Tout est à vous. Je suis un pays dont on a ouvert les frontières. Une antilope qui dévore un crocodile. Hier soir, j'ai frappé, mais ce soir, je suis bien, avec vous, vraiment mieux qu'hier soir, où j'ai eu froid d'être seul, hésitant.

Et ce qu'on croyait perdu
N'est qu'égaré
Dans le cirque des promesses

Sans filet, je saute dans la chance

Je saute. Dans la chance. La main tendue. Il ne pleut pas. Tant pis. Tant mieux. C'est une autre madrugada. Un autre instant, un autre pays. Regarde. Regarde ça. Ce geste-là. Regarde bien. Ce n'est pas n'importe quel geste.

Il tend la main.

C'est moi.

C'est seulement moi.

La nuit jette en pâture nos crânes aux pauvres, traînant jusqu'à l'aube leur sacre
morne ; ils passent sans ramasser nos têtes

Vois, je ne m'endors qu'au dehors de moi, sur les brisées de la commune absence,
martel en tête, pour la cognée des songes ; quand tu dors, je fais mon tour en loques
De mon enveloppe cent fois oblitérée, je m'extrais pour prendre repos ; une pelure
d'homme, au vent ; je suis le bien veillant sur nos sommeils joints

C'est moi, la voix qui te fait parler la nuit, tandis que se love contre tes reins mon
ombre sans froc ; je fais mon tour, puis le tien

Je bats, paupière tremblante à ton œil, agitant les heures du coq, me reconnais-tu ?
Passé par la fenêtre, je ne meurs qu'en voyageant, la main ouverte, tends-moi la main,
montrons-nous une vie d'errants volontaires, marchons à l'écart !

Que je m'étire en toi, m'agrippe au devenir : je n'ai la clef de moi qu'à ta serrure
Nous sommes l'un de l'autre l'énigme sainte !

Je ne crois pas au bonheur, comme il se doit, mais une phrase perle à mes lèvres ;
membre amputé :

Je te jure que c'est vrai ; il n'y a de vérité que parce que j'ai appris à te jurer quelque
chose

J'ai tendu la main. J'avais les poings fermés. Maintenant, je tends la main. C'est
insupportable, alors je vais sortir. Je vais vous laisser. On s'est assez vus, assez
regardés. Peut-être trop ?

A toi, maintenant, à n'importe lequel de vous, de parler. J'aimerais que quelqu'un dise
un secret et disant son secret le transforme en aveu, quelqu'un, quelqu'un qui voudrait
faire de son secret l'aube de quelque chose. N'importe qui, parmi vous, qui voudrait ne
plus être n'importe qui, mais celui-là, celui qui a voulu faire un murmure. Quelqu'un.
Toi. Toi, peut-être. Qui ? J'attends. Que quelqu'un entre dans la lumière, juste pour la
chaleur, prendre et donner, donner et prendre, sans manier les foutaises. Quelqu'un ?

J'attends. Je vous attends. Je t'attends, toi. Promis.

Ne regarde pas sur le sable

Couler

Le sang cru des horloges :

Il s'efface au vent des caravanes.

Le temps sur un visage

Ne se lit pas toujours

Ni l'avant

Ni l'après

Et l'homme qui meurt

Est peut-être né

Je suis ... (*l'acteur décline sa véritable identité*).

Mon sang bout.

Mon sang bout.

Mon sang bout.

J'irai au bout de mon sang.

J'étais mort, et puis je viens de naître. Je crois que j'ai réussi à faire un murmure.

Au fond, je suis cet homme flou, acteur et homme, parmi les hommes flous, acteurs et hommes ; je serrais les poings de toutes mes forces et j'aurais pu cogner ; maintenant je tends la main.

Je suis ce personnage qui prétend être l'acteur qui prétend ne pas l'interpréter.

Je vais sortir.

Je dis que je vais sortir.

Mais je ne sors pas.

Je dis que je sors, mais je ne sors pas.

Je reste là.

Dans l'ombre autant que dans la lumière.

Je me suis levé.

Je suis debout, et je me demande à quoi ça sert.